

MARCHER, UNE PHILOSOPHIE

Arthur Rimbaud, quinze ans : garçon frêle, le bleu décidé et lointain de ses yeux. À l'aube, sans faire de bruit, le matin de ses fugues, il se levait dans la maison pleine d'ombres, fermait doucement la porte derrière lui. Et, le cœur battant, voyait s'éveiller calmement les petits chemins blancs. « Allons ! »

À pied. Toujours à pied et mesurant par ses « jambes sans rivales » la largeur de la terre.

Combien de fois de Charleville à Charleroi ; combien de fois pour aller avec Delahaye, tous ces mois de guerre où le collège était fermé, acheter du tabac en Belgique ; combien de fois pour revenir de Paris, sans rien qui vaille, la faim au ventre. Combien de fois ensuite sur les routes du Sud : celle de Marseille, ou bien de l'Italie. Combien de fois enfin la route des déserts (de Zeilah à Harar, et l'expédition de 1885).

À pied toujours, chaque fois. « Je suis un piéton, rien de plus ». Rien de plus.

Pour marcher, avancer, il faut de la colère. Il y a toujours chez lui ce cri du départ, cette joie rageuse.

Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches et sortons !

En avant, route !

Allons !

LA RAGE DE FUIR

Et tu marchais.

Pour partir, marcher, il faut de la colère. Cela ne vient pas du dehors. Pas marcher comme un appel du large, une promesse de vérité ou la tentation du trésor. Mais plutôt d'abord cette rage intérieure. Au creux du ventre la douleur d'être *ici*, l'impossibilité à demeurer en place, à s'enterrer vivant, à rester simplement. Il fait mauvais chez vous, écrivait-il depuis les montagnes du Harar. Chez vous, les hivers sont trop longs et les pluies sont trop froides. Mais enfin là, vers chez nous, en Abyssinie, c'est impossible aussi cette misère et cet ennui, cette immobilité lasse : rien à lire, personne à qui parler, rien à gagner.

Ici, c'est impossible. Impossible *ici* un jour de plus. Ici, c'est « atroce ».

Il faut partir. « En avant, route ! » Toute route bonne à prendre, tout chemin vers le soleil, vers plus de lumière, d'aveuglement sourd. Ce n'est sans doute pas mieux ailleurs, mais c'est au moins loin d'ici. Il faut la route, pour s'y rendre. « Les poings dans mes poches crevées ». Il n'y a que sur la route vraiment, sur les sentiers, sur les chemins que ce n'est pas *ici*.

Au revoir ici, n'importe où.